

Robert Lalonde

LE FOU DU PÈRE

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 1988 pour l'édition originale
© Les Éditions du Boréal 2010 pour la présente édition
Dépôt légal : 2^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Lalonde, Robert

Le fou du père

(Boréal compact ; 213)

Éd. originale : 1988.

ISBN 978-2-7646-2033-5

I. Titre.

PS8573.A383F69 2010 C843³.54 C2010-940644-3

PS9573.A383F69 2010

*Pour France
encore!*

*Il m'a vu, reconnu; il m'attend. Vais-je
lui parler? Que lui dire? Qu'il est mon
miroir et moi, son alouette?*

JACQUES BRAULT, *Agonie*

Pas une ride sur la rivière. La lune est ronde et blanche, elle fait du lait dans l'eau. Même le huart s'est tu. Tout à l'heure, il a braillé, quand il nous a aperçus avec le canoë. Je pensais désirer un pareil silence en venant ici, mais je le supporte mal. Il est trop proche du rien final, il me vide de tout, par force. J'avironne à l'avant, lui à l'arrière. Il souffle fort dès qu'il cale l'aviron. Autrement, je ne l'entends pas. Dans mon dos, cependant, sa présence me fait peur et me délivre à la fois. Comme toujours. Avant même le bonjour, il a dit, quand je suis descendu de l'autobus :

— Je veux tout te montrer encore une fois !

Alors je me suis souvenu de grand-mère quand elle me laissait seul devant l'arbre, en me disant : « Touche, creuse pour trouver les racines, grimpe, renifle, tâte, regarde longtemps et tu cesseras tes questions qui me donnent mal à la tête. » Je revenais en sachant ce qu'était l'arbre. J'avais les doigts

noirs et luisants, les genoux écorchés, j'avais des bouts de racines au fond de mes poches et le nez plein de résine et de parfums d'écorces. Je savais, enfin. Mais je continuais de questionner, déjà je ne pouvais faire autrement. Aujourd'hui, il veut que je sache, pour lui, « encore une fois ! ». Les paroles ne servent jamais à rien, ne transmettent pas le savoir qui fait vivre. Les mots ne disent que ce qui fuit. Ses idées sur tout ça, ses balbutiements : je ne sais pas grand-chose de ses obsessions à lui, c'est vrai. Ni de son monde, autrefois le mien, encore le mien, bien que je ne veuille plus. Mais j'essaie, moi, je ne peux pas faire autrement. Lui, il dit : « Tu te creuses la tête, tu veux tout nommer, tout emprisonner ! » Et vient un moment en effet — je ne peux jamais le prévoir — où je parle « à côté », où je sais que peut-être rien n'existe de toutes mes évocations, si proches pourtant de ce que je connais aussi bien que lui. Mais il a toujours raison : il se tait.

On accoste à la petite île. Déjà, il s'est déshabillé, il plonge. Son grand geste au-dessus de l'eau, dans la clarté de lait : « Viens ! » Et sans rien dire, bien sûr. Il aurait parlé que j'aurais pu répondre, m'affranchir de ma honte, de ma torpeur, de mon peu de désir d'aller dans l'eau froide. Mais son bras

qui m'appelle ne me laisse pas décider. Il faut que j'y aille. L'eau brûle et je me sens vite extraordinairement purifié, comme cuit par un acide. Je flambe de partout et le sang chaud, qui vient tout proche de ma peau, veut se brûler au froid, lui aussi. Je nage derrière lui. Au bout d'un moment, mes membres prennent leur plaisir tout seuls, je ne fais plus aucun effort, je ne suis que ce corps calciné qui glisse, et mon souffle sifflant est un tranquille cri de joie, joie neuve, retrouvée, joie nerveuse, nocturne, comme le hullement du huart. Lui, il gémit en nageant. Dans ce son-là, bien à lui, beaucoup plus que les mots qui sont à moi, je reconnais son plaisir difficile et qui paraît facile, qu'il veut faire paraître facile. Je reconnais sa lutte pour le bien-être, son combat de muscles, de nerfs et de sang. Il nage en connaissant la rivière, en la reconnaissant. Et je pense (oui, je pense, encore!) : « De nous deux, c'est moi l'étranger, ici. Ailleurs, partout ailleurs, c'est lui. » Alors, j'ai cette indulgence si proche de l'amour : je le suivrais toute la nuit dans les courants lisses et frais de la rivière, mon souffle gémissant comme le sien, contre le sien, je frôlerais de ma peau plus tendre, moins cuir que la sienne, le dos des brochets et le dessus rond et doux des grosses roches à fleur d'eau, je serais anguille de nuit, moi

aussi. Par amour. Cet amour, le mien, si difficile à placer quand je suis avec lui, mon père.

Il sort de l'eau. Son grand corps maigre et dur brille dans la lumière blanche. Il se secoue comme le chien et gémit encore : son plaisir a été, est encore parfait. Son sexe, ratatiné par l'eau froide, pointe vers le sable. Il s'allonge et m'attend. Mes frissons à moi sont plus forts. Je suis, de tout mon long, vraiment tout nu dans l'air de glace, à trembler sans pouvoir m'arrêter. Bien sûr, il rit. Son rire qui parle, qui dit : « Elle est trop mince, trop blanche, trop sensible, ta peau de ville ! »

Je m'allonge près de lui. Tout de suite j'ai dans le nez sa senteur de toujours : le musc avec un peu d'ail. Ce qui émane de lui en dit long. Tout ce qui émane de lui. Son aura de souveraineté et de silence, son port aisé, son souffle qui prend bien sa place, sa sueur, mêlée à l'eau de la rivière, riche, triomphante. Je n'ai pas de réel désir pour ce corps indépendant, seul, magnifique. C'est plus que ça. J'aimerais, maintenant — souvent — être lui, sentir, savoir, connaître avec ce corps-là, recevoir, sans ma gêne à moi, la nuit, le froid qui me serait peu de chose, la lenteur passionnée du temps. Depuis qu'il m'a fait venir ici, au monde et dans ce paysage qui m'a été tour à tour prison ou jungle, désert et oasis,

depuis toujours, donc, je suis derrière lui, dessous lui, à tâcher de m'accrocher ou de me décrocher, à tenter d'ouvrir mes pauvres ailes. Tantôt, il y a la gloire de me savoir vivant pour ça, pour ce quelque chose d'acharné et de stérile, pour ces incessantes tentatives de le prolonger ou de le détruire, lui. Tantôt, il y a le vide de mes efforts, la roue qui tourne toute seule, le destin implacable, tous mes espoirs imaginés alors comme des malchances. Dans tous les cas, il y a ce sang qui me vient de lui et qui ne peut pas couler dans mes veines à moi seulement.

Je nage à nouveau jusqu'à la petite île pour ramener le canoë. C'est le rituel. Lui, il est monté à travers le boisé jusqu'à la cabane. Il va couper du bois, faire le feu. C'est moi qui balaiurai, déchirerai les toiles d'araignée, laverai la table. Lui, il ne s'occupe pas de ce travail « de femme ». Je prends plaisir à plonger dans la profondeur froide et absolument noire de la rivière. Les courants me frôlent sans plus me surprendre. Maintenant, mon corps est habitué, il a retrouvé son aisance d'autrefois, sa souplesse de truite qui n'avance pas mais fuit entre deux eaux. Naissent alors les images qui ont cette bonne terreur des choses d'en bas, du dessous, souterraines, sous-marines : le ventre du monde

m'aspire et me peuple très vite la tête de dangers, de menaces, la perte du souffle, la noyade, de cette perspective épouvantable et délicieuse de finir outre gorgée d'écrevisses, de boue et de têtards. Je reviens d'un bond facile vers la nuit d'air et de silence. Les bulles qui remontent avec moi sont comme celles que je soufflais, enfant, à la surface de mon bol de lait. La lune a un peu bougé, mais ses reflets donnent toujours cette lactance remuante au dos de la rivière, ces frissons d'argent mat qui égareraient le navigateur de nuit facilement hypnotisé. Je ne me rhabille pas. J'avironne nu, avec la brise qui me refroidit et, du même coup, calme ma fureur de plongeur téméraire. Le huart crie, et j'ai d'autres frissons encore. Frissons qui me viennent surtout de lui, appelé par le cri du huart, de lui dans la cabane, des journées, des nuits à venir, de son silence tout-puissant, de notre confrontation, peut-être. Les tourbillons de l'aviron filent vite derrière moi, derrière le canoë, images valsantes de mes résistances, de mes obstinations.

Je me dis, me répète : « Commence donc par dormir. Tu es plein de nœuds, la nuit en dénouera bien quelques-uns et demain... » Mais je ne veux pas, ne peux pas, surtout, imaginer demain. Ici, c'est l'éternité ou, mieux, toujours le même temps,

le même instant étale où tout se retrouve, pêle-mêle et bouleversant, sans raison. Sans autre raison que c'est ici que tout a commencé et que tout finira peut-être. La rivière, sa cabane, la forêt qui diminue d'année en année, sans perdre pour autant sa tranquille torpeur de jungle, sa rumeur de piège. Son territoire à lui.